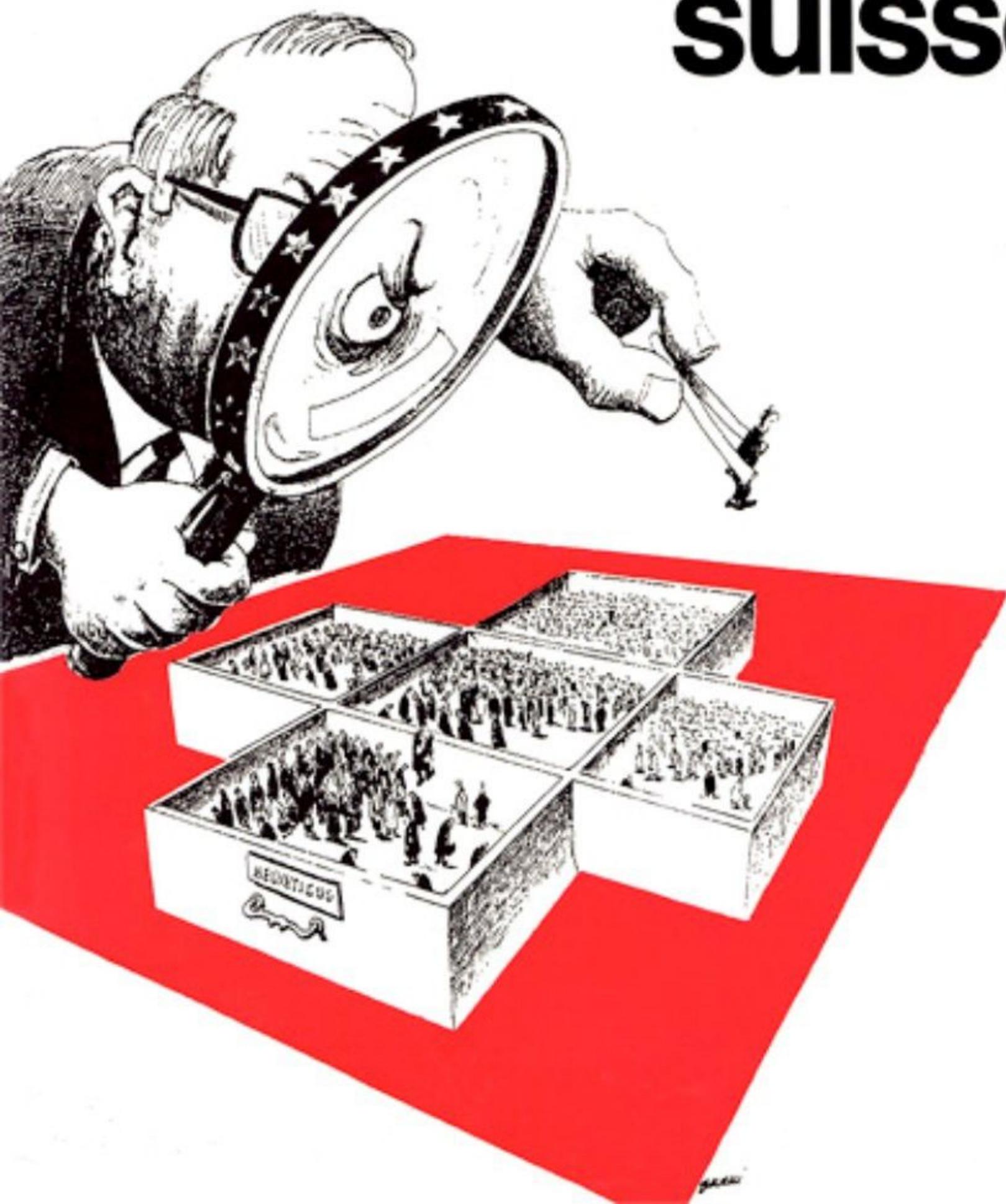


Documents Payot



Fabien Dunand

le modèle suisse



AVANT-PROPOS

Janvier 1991. Devinez à quoi rêvent les Allemands après la réunification ? A la Suisse. 40 % des Allemands de l'Est comme de l'Ouest voient dans le petit pays voisin, riche et paisible, le modèle à suivre pour l'avenir, le bonheur à imiter. Ils songent naturellement au bien-être douillet, à la neutralité, mais ils souhaitent aussi qu'on améliore les institutions allemandes — bien qu'elles n'aient pas démérité à leurs yeux — en empruntant les chemins du système helvétique. En publiant les résultats de ce sondage réalisé pour un journal munichois, *le Monde* titre, en première page : « La tentation suisse des Allemands¹ ». A quoi rêvent les Italiens empêtrés dans leur crise perpétuelle ? A la Suisse. Le professeur Gianfranco Miglio qui prêche depuis plus de vingt ans — à l'université catholique de Milan — les vertus du fédéralisme est subitement assailli par la presse de son pays. Dans quelle mesure, lui demandent les journalistes, le modèle suisse pourrait-il servir de solution à l'instabilité chronique de la péninsule² ? A quoi rêvent les Soviétiques pour sauver l'empire éclaté du déchirement des nationalités ? A la Suisse. Du 9 au 13 juillet 1990, Edouard Chevarnadzé dépêche à Berne une mission d'information pour étudier, sur le terrain, le fédéralisme démocratique, si éloigné du centralisme du même nom. Les délégués soviétiques soumettent à leurs interlocuteurs plusieurs situations concrètes auxquelles l'URSS se trouve

confrontée et se montrent particulièrement intéressés par la manière dont la Suisse a surmonté la question jurassienne.

Ces quelques exemples confirment l'attrait du modèle helvétique à l'étranger, en particulier dans les pays qui s'appêtent à participer, dès le 1^{er} janvier 1993, à la grande aventure du marché unique. Au sein des Douze, l'opinion fait même davantage confiance à la Suisse qu'aux partenaires du jeu communautaire. Cette image particulièrement positive serait due, selon les responsables d'Eurobaromètre, au caractère du peuple suisse, laborieux et tranquille, et à la neutralité traditionnelle de la Confédération. « Quel génie de la vie en commun fait de cette démocratie campagnarde un organisme si heureusement balancé entre l'équilibre et le mouvement³ ? » interrogeait déjà Alain Peyrefitte dans *le Mal français*.

Après sept cents ans de vie commune, les Suisses sont d'ailleurs convaincus que leur pays peut servir de modèle en Europe⁴. Mais l'intelligentsia en doute ; elle en doute depuis longtemps, chaque fois différemment, selon les sensibilités du moment. Dans l'entre-deux-guerres, Ramuz n'imaginait pas que l'entente confédérale ait un sens, qu'elle puisse survivre à un second conflit mondial. A quelques jours de sa mort, Friedrich Dürrenmatt, qui s'adresse à Vaclav Havel, livre en fait son testament à ses compatriotes sur le ton de la parabole. Il leur parle de prison dans les têtes : « Il s'agit d'une prison, assez différente évidemment de celles où l'on vous a jeté, dit-il à l'écrivain-président, une prison où les Suisses se sont réfugiés. Parce qu'à l'extérieur de la prison tout le monde se ruait sur tout le monde, et parce que c'est seulement dans leur prison qu'ils sont sûrs de ne pas être agressés, les Suisses se sentent libres, plus libres que tous les autres hommes, libres en détenus de la prison de la neutralité⁵. »

Cette distance critique que les intellectuels entretiennent volontiers avec l'opinion dominante n'est pas propre à la

Suisse. En mai 1989, *Libération* demande à onze écrivains des quatre coins de la Communauté : à quoi vous fait rêver l'Europe ? Les réponses contrastent plutôt avec « l'europhorie » ambiante à Bruxelles, à moins qu'elles ne ressemblent carrément à un cauchemar. Le Français Jean-Marie Le Clézio imagine par exemple le journal intime qu'il pourrait écrire en 1993⁶. L'année commence un vendredi, elle commence mal : « C'est le bruit des sirènes qui m'a réveillé, confie-t-il à sa fille. Les mugissements lointains ne résonnaient pas pour nous souhaiter la bienvenue dans cette année nouvelle, mais pour nous prévenir du danger de la pollution atmosphérique et nous avertir qu'il valait mieux que nous restions chez nous, sans feu, sans chauffage. » Ce 1^{er} janvier 1993, la télévision, la radio recommandent aux Londoniens de rester chez eux pendant quatre jours et de ne sortir qu'en cas d'absolue nécessité, en raison de l'augmentation exceptionnelle des gaz toxiques. C'est la première alerte de l'année, ce n'est pas la dernière. Dans toutes les grandes villes européennes, la pollution dépasse régulièrement le seuil du supportable. Certains jours, la contamination microbienne s'en mêle. Des bébés, des vieillards en meurent. Et d'autres catastrophes écologiques s'ajoutent à cette malédiction chronique. A Londres encore, un accident survenu dans une usine d'armement répand des émanations de tabun, un gaz mortel. En France, un incendie se déclare à la centrale nucléaire de Tricastin, on parle d'une rupture de l'enveloppe. Jusque-là, l'Europe de Le Clézio ressemble davantage à une société menacée par l'arsenal chimique et bactériologique d'un Saddam Hussein qu'à un discours de Jacques Delors.

Serait-ce tout ? Non. Partout, le chômage est endémique. Il suffit d'une fausse rumeur pour que des centaines de jeunes se ruent à Mons et à Charleroi où, paraît-il, les usines sidérurgiques embauchent. Parmi ces désespérés, quelques membres du mouvement Gardiens de la Terre, avec leur tunique de bure qui les fait ressembler aux vagabonds du Moyen Age, mais aussi des Buffaloes, ces nouvelles bandes de casseurs qui recherchent la violence pour la violence.



Comment peut-on être suisse ? A la fois si bête aux yeux des humoristes et détenteur du record mondial de l'indice Nobel ?

La Suisse est peuplée de clichés que ce livre déshabille l'un après l'autre.

Le pays lui-même ressemble à une réserve naturelle, comme une île au centre de l'Europe, où une espèce protégée vit — plutôt bien — à l'abri du chômage et des désordres politiques et sociaux. Aucun autre État au monde ne pratique en même temps la démocratie directe, le fédéralisme, la neutralité, la paix du travail et le compromis systématique. C'est le *modèle suisse*. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa face cachée, ses revers discrets et ses scandales publics.

A 700 ans, la Suisse serait-elle devenue une vieille dame indigne ? Serait-elle condamnée à l'heure de l'Europe ?

Journaliste, directeur et rédacteur en chef de *24 Heures*, l'un des principaux quotidiens suisses de langue française, Fabien Dunand porte sur son pays un œil critique et fraternel. Il est l'auteur d'un précédent ouvrage, *Dessine-moi un Suisse* (1987).

Couverture: Jean Fortin

Illustration: Burki



91 - IV

130,00 FF TTC

ISBN : 2-228-88354-9



908762-2